

gent envoyés par Moscou, mais refusa les renforts ; il s'opposa à ce que Broussiloff, — dont le nom fut alors prononcé avec insistance, — ou tout autre général russe assumât le commandement sur une partie du front turc, enfin il obtint du gouvernement des Soviets l'engagement, de valeur assez douteuse, qu'aucune troupe russe ne passerait la frontière anatolienne. En fait, malgré les efforts d'Enver, de Nouri et de Djemal, cet engagement fut respecté et, même durant la période la plus menaçante de l'avance grecque, les renforts bolchéviks ne s'avancèrent point au delà des limites de la Géorgie : les bruits qui coururent au mois d'août, touchant la présence de contingents russes en Anatolie, ont été reconnus faux.

Les deux victoires par lesquelles débuta la seconde offensive hellénique (juillet-août 1921) ne brisèrent point la résistance des Turcs d'Asie et exaspérèrent le ressentiment de ceux de Constantinople contre les Alliés. Toute possibilité d'intervention s'évanouit : « Nous ne demandons pas aux puissances, — écrivait un journal de Stamboul, le *Tevhid-i-Efkiar*, — de proposer ou d'imposer leur médiation ; car, même après la chute d'Afioum-Karabissar, de Kutahia et d'Eski-Chéhir, nous nous sentons de force à nous mesurer avec les Grecs. Mais du moins qu'on les laisse seuls avec nous ! Que la Grèce ne puisse plus fonder d'espoir sur une assistance étrangère. Car tout le monde sait que si les Grecs sont entrés dans la Marmara, et s'ils ont même poussé jusqu'au littoral de la mer Noire, c'est parce que nous avons ouvert de nos propres mains les portes de notre capitale aux grandes puissances.